

Beatrice Masini

Le dernier été

Traduit de l'italien par Lise Chapuis

LA JOIE DE LIRE

...Le péril de l'enfance. Péril rose.

Alberto Savini

Le géant s'assied sur le bord de l'univers et laisse pendre ses pieds dans le vide.

Au-dessous de lui il y a le noir illimité de la nuit cosmique, trouée par les jours minuscules des soleils. Chaque soleil, un jour. Il y a des jours allumés tous ensemble, semés n'importe où, et personne ne le sait.

Le géant plonge son immense main dans la nuit.

« Et maintenant, qu'est-ce que je prends ? »

Pour lui, les soleils, les lunes, les étoiles, les mondes n'existent pas. Il y a seulement une vastitude froide de moquette bleu foncé parsemée de petites boules.

Il y a une petite boule bleue. Belle.

Le géant la regarde, balance un peu ses énormes pieds, tend une main, la retire. Il ne sait pas.

« Je prends celle-ci », décide-t-il finalement.

Et sa main tombe comme une énorme pince sur la petite boule bleue qui s'appelle Terre.

UN

Moi j'étais arrivée la première, mais au bout d'un moment nous étions tous là, tous plus quelques autres. Ça faisait des semaines qu'il ne pleuvait pas. On était bien. C'est comme ça que j'ai décidé que cet été-là, parmi tous les étés, devait être inoubliable. Le trophée de la mémoire. Le coquillage dans le tiroir, prêt à se brancher avec le passé dans un clapotis téléphonique. L'été que chaque enfant se rappelle quand il n'est plus un enfant, et pourtant sa mémoire est clouée là, partielle, inachevée, fragmentaire, moqueuse : tu ne me rattraperas pas, tu ne me rattraperas pas. Je ne te rattraperai pas, me dis-je, mais pour le moment, je ne t'ai pas encore créée : tu es donc mienne.

« Qu'est-ce qu'il fait le géant, aujourd'hui ? »

Nous sommes assis en rond, Guido et moi, ou plutôt nous le serions si nous étions tous là, nous le serons quand tout le monde sera là. Maintenant nous faisons comme un croissant, lui et moi, et c'est tout. Guido est toujours le

premier à arriver le matin. Sa grand-mère est une de ces vieilles avec la jupe retroussée sous la culotte – un flotteur, un derrière postiche – qui vont et viennent à dix mètres du bord avec l'eau à mi-cuisse parce que c'est bon pour la circulation. La voilà: elle a son chapeau de paille avec le ruban effiloché, une robe bleue à pois remontée sur les hanches, et elle navigue en se dandinant comme un canard. D'ici je ne parviens pas à voir, mais je sais que le sillon entre les seins en pointe du maillot de bain rembourré est plein de rides repliées avec ordre, d'une peau brûlée, et qu'entre un pli et l'autre se cachent les pendentifs d'une petite chaîne en or, médailles ou petits objets que je n'ai jamais réussi à bien voir, tellement ils sont enfouis profondément dans la chair sèche. La grand-mère de Guido est gentille, elle le laisse tranquille, elle lui achète des beignets et des fruits confits, elle lui donne plein de sous pour la salle de jeux. « Des grands-mères comme ça, on n'en fait plus, Guido », je lui dis distraitement en posant mon regard sur lui qui me fixe d'un air bizarre, sans comprendre, et puis dit,

impatient: « Bon, d'accord, mais le géant, qu'est-ce qu'il fait ? »

Je n'ai pas encore décidé. Peut-être même que le géant ne fait rien, aujourd'hui. Ça arrive. En attendant nous sommes là, nous deux, dans notre coin derrière les cabines de bain, solennels comme deux chefs indiens plongés dans un silence mystique, en train de profiter de la solitude pendant que la plage se remplit très lentement et très lentement se colore.

Lui il ne dit rien et construit un tas de sable avec ses mains, puis le défait, et le refait. Il attend.

Voilà Luciano qui passe, il nous regarde, il sourit, il s'arrête. « Aujourd'hui, vous faites quoi ? »

En guise de réponse je lui souris, je le regarde par en dessous. Luciano est beau. Il a des dents très blanches dans un visage très brun, un peu comme un peau-rouge, avec les pommettes saillantes. Pommettes, pommettes, c'est un mot que j'ai appris il n'y a pas longtemps, j'aime le son qu'il fait. Des cheveux très noirs. Grand, musclé, mais pas trop. Ce ventre si plat, marqué de tant de cicatrices. Il dit qu'il a eu

une opération quand il était petit, mais moi je préfère penser à d'obscurs règlements de comptes, des lames qui scintillent à la lumière des réverbères, des gémissements étouffés, du sang noir sur les mains. Je suis sûre que c'est toujours lui qui gagne, et ce qui le prouve, c'est qu'il est là. Il a des jambes fines, des poils qui frisent, mais pas trop. Des pieds maigres, des ongles de nacre. Tellement proches de mes mains, maintenant.

« On attend les autres », dit Guido.

« Et après vous allez faire les mêmes bêtises que d'habitude ? »

Luciano plaisante car, pour une bande d'enfants, nous sommes vraiment tranquilles, nous n'embêtons personne. Autrement il ne serait pas aussi gentil. De tous les maîtres nageurs, c'est celui qui nous traite le mieux, pour les autres nous sommes transparents, lui non, il nous dit toujours bonjour, nous existons, de temps à autre il paie une sucette glacée à tout le monde. Moi je l'adore. Le voilà qui s'en va avec un dernier éclair de sourire, portant deux transats en bois, un sous chaque bras, sans effort

apparent. Avant de sortir sur le canot, de temps en temps il s'occupe à quelques travaux ordinaires, même s'il est maître nageur sauveteur et non un de ces types qui remettent le sable en place, rangent les parasols et nettoient les douches avec un jet. Lui, c'est un être supérieur, une divinité marine qui de temps en temps daigne descendre sur terre et marcher parmi nous. Je regarde le tendre renflement des biceps, la courbe des épaules qui se rétrécit jusqu'au niveau des hanches.

« Il est fort, Luciano, hein » ?

Guido est petit, mais pas tant que ça. Nos regards se croisent, le sien a une lueur de moquerie qui s'éteint aussitôt, sur commande. Nous attendons.

Nina arrive, en courant. Elle court toujours, c'est sa façon de marcher à notre vitesse, avec ses minuscules jambes, son allure d'elfe. Filippo l'appelle Legolas parce qu'elle a des cheveux blonds très longs, ce genre de cheveux manteau

qui ne se défont jamais quand ils bougent, les cheveux que je voudrais avoir, moi. Je me souviens d'un conte, mais j'ai oublié le titre, en tout cas il y avait un prince qui voulait épouser la plus belle des princesses, alors grâce à un mage il prenait une partie de chacune, les cheveux d'or de la princesse d'Angleterre, les yeux noirs comme du charbon de la princesse du Portugal, la peau d'ambre de la princesse d'Afrique, la bouche de rose de la princesse d'Espagne, et puis il mettait tout ensemble et il en sortait une horreur, parce que les cheveux d'or n'allaient pas bien avec les yeux noirs et qu'ils faisaient un contraste terrible avec la peau d'ambre, même la bouche de rose n'était pas du tout assortie, alors le prince demandait au mage de remettre tout en place, et il épousait la princesse d'Espagne avec sa bouche de rose, elle était tellement sympathique même si elle avait une jambe plus courte que l'autre. Ce que le conte ne dit pas, c'est comment étaient restées les princesses pendant que le mage prenait leur partie la plus belle : est-ce qu'à la place des yeux et des bouches un vide est apparu, est-ce que les

parties manquantes ont été remplacées par des pièces de rechange, un nez trop grand, des yeux rapprochés, des cheveux hirsutes ? Il y a toujours quelque chose que les contes ne disent pas.

En tout cas, moi je voudrais avoir les cheveux de Nina, mais si je les avais je serais différente, je ne serais pas moi, peut-être que sous des cheveux différents j'aurais aussi des pensées différentes, et alors, finalement, je ne sais pas si je voudrais le faire, ce changement prodigieux. Et puis Nina est tellement mignonne que ce serait dommage de la mettre en morceaux comme une vieille poupée. Elle arrive, et presque sans avoir à se pencher, elle me fait une bise sur la joue. Puis elle se laisse tomber par terre à côté de moi, trop près, avec toute la place qu'il y a, la peau de sa jambe contre la mienne. Elle cherche un contact. Je le lui accorde. Quelquefois, quand c'est le soir ou la nuit et que nous sommes encore ensemble, assis quelque part pour les dernières paroles, elle se blottit dans mes bras. Elle a toujours une bonne odeur de cheveux propres et de peau de petit enfant, lait et larmes, j'imagine un

mélange comme ça, on pourrait en faire un parfum et moi je l'achèterais tout de suite, pas pour l'utiliser, non, juste pour le sentir par le goulot du flacon et essayer de me souvenir comment j'étais. A l'âge de Nina je venais déjà ici en vacances, mais il fallait toujours que je reste dans le rayon du parasol, j'étais comme un chiot attaché, si j'allais un peu trop loin, on me ramenait en arrière en tirant sur la laisse. Maintenant ce n'est pas pareil.

« Qu'est-ce qu'on fait ? », demande-t-elle, confiante.

« On attend les autres », répond Guido à ma place.

Les voilà, les autres.

Je me lève, Guido et Nina avec moi. « Aujourd'hui on va jusqu'à la jetée et on revient. »

« Mais c'est très loin », dit Asia avec une grimace. Elle a des lunettes en plastique transparent à petites fleurs roses, des élastiques roses pour tenir ses couettes, un maillot rose.

On ne voit pas ses yeux, mais je sais qu'ils sont foncés, vifs.

« C'est le géant qui l'a dit ? », demande Roberto.

Je ne dis pas oui, je ne dis pas non. Je me contente de les regarder un par un, grande parmi les petits, à part Filippo et Roberto.

« Si on marche tout doucement, on ne se fatiguera pas. Pas vrai ? », dit Nina, et elle glisse une main dans ma main. Petite, chaude, sèche.

« Moi je reste à côté de toi », dit Roberto, et il me prend l'autre main dans la sienne. Grosse, chaude, humide.

« Quand la mer a été forte, il y a toujours un tas de choses intéressantes », fit Filippo, et il se met en route. Il faut y aller.

« On le dit à nos mamans ? », demande Asia, toujours énigmatique derrière ses petites lunettes. Peut-être espère-t-elle être sauvée par un sage refus adulte : il y a trop à marcher, il fait trop chaud, reste ici avec moi, bien tranquille. Mais elle sait qu'à la fin, elle se repentirait d'être restée là, toute seule, sous le disque du parasol, à gaspiller une matinée infinie et vide.

«Ceux qui veulent le disent. Nous, en attendant, on commence à marcher », dis-je pour couper court.

Personne ne choisit la fuite. On se met en route.

« Cinq ans », dit Filippo, et il repousse avec un petit bout de bois le mégot qui porte la marque rouge des lèvres d'une femme. « Vingt ans ». Et il donne un coup de pied au sachet de nylon déchiré, il vient d'un supermarché, on ne voit plus que deux lettres du nom, le reste ce sont les poissons qui l'ont mangé. « Cinq cents. »

« Cinq cents quoi ? »

« Cinq cents ans. Cette cannette, elle mettra cinq cents ans à se dégrader. »

C'est fascinant, je me dis. Alors on pourrait mettre les messages dans une cannette, en trouvant le moyen de bien la fermer. Au lieu d'une bouteille. Comme s'il lisait dans mes pensées, Filippo dit « Non, non ! Jusqu'à mille. Une bouteille en verre met mille ans. Ils

étaient fous, tous ces naufragés. Des ennemis de l'environnement. »

Un peu en avance, je pense. Et j'imagine que la fameuse bouteille de mille ans arrive ici, justement, avec dedans un message écrit en latin. Pour le déchiffrer il faudrait faire une annonce avec le haut-parleur : « Une personne sachant le latin est demandée à la direction ». Alors la personne qui sait le latin se lève brusquement de sa chaise longue, se met à courir parce que le sable est brûlant, tout le monde la regarde, les gens pensent qu'elle doit faire l'interprète pour un homme antique venu d'une dimension parallèle qui veut louer un parasol et deux transats en première ligne pour une semaine.

Puis je repense à la cannette de cinq cents ans, et je dis : « Et le tétanos ? »

« Quoi ? », dit-il.

« Le tétanos. D'après toi, au bout de cinq cents ans, les bactéries sont encore actives sur une cannette ? » J'imagine celui qui a jeté la cannette, depuis un bateau peut-être, un garçon pas sympa, et je me dis qu'il pourrait contaminer

un enfant au bout de cinq cents ans, un enfant du futur qui ne sait même pas ce que sont les maladies, parce qu'elles ont toutes été éradiquées, comme la variole, maman a une petite marque ronde sur le bras tandis que moi non, parce que ça ne se fait plus, et puis justement, tac, l'enfant du futur avec sa combinaison d'un vert acide touche ce bizarre cylindre de laiton antique, il se coupe et meurt deux jours après en proie à de terribles contractions musculaires sans même savoir pourquoi. Moi je connais les effets d'un tas de maladies. Chez grand-mère il y a une encyclopédie médicale, trois tomes, A-Fer, Fer-Pine, Pine-Zu. Quand on la lit, il y a de quoi être effrayé. Parce que l'épilogue est presque toujours le même: « ensuite survient la mort ». Même à la rubrique « rougeole » ou « grippe ». Il y a une quantité de complications imprévues, même dans les maladies les plus simples.

« Un coton-tige dure entre vingt et trente ans ». La voix de Filippo me ramène ici. Nous sommes en bonne santé, nous sommes vivants. C'est évident qu'il ne sait pas répondre à propos du tétanos.

Nous marchons, maintenant nous sommes devant la plage payante, et par terre il n'y a plus de choses horribles. Par contre il y a les pieds entremêlés des personnes de la première ligne qui sont pratiquement dans l'eau et lèvent les yeux de leur journal en nous regardant de travers parce que nous les embêtons, nous sommes trop nombreux, nous leur faisons de l'ombre, nous sommes des intrus. Pris un par un, nous serions inoffensifs; mais comme ça, tous ensemble, nous devenons suspects, dangereux. Ça nous plaît, c'est une des raisons pour lesquelles nous restons en groupe, je suppose. Et puis comme ça, ensemble, les parents nous laissent aller partout. Ils font confiance à la troupe.

On marche, on marche, finalement la boîte grise de la jetée commence à apparaître entre le rose nacré des gens qui marchent comme nous, en avant en arrière, en avant en arrière. Ils sont montés sur ressort? Je regarde le dos de ceux qui sont devant nous, je me retourne pour contrôler celui des gens qu'on a croisés. Rien. Qui sait pourquoi ils marchent. Qui sait pourquoi

on marche, nous. Je ne m'en souviens plus. Je l'admets, à voix haute.

« A la mer, c'est comme ça qu'on fait », dit Nina pour simplifier, elle m'a pris la main, sautille, et me heurte en essayant d'esquiver les vagues qui lui saisissent les jambes. « On se promène, ensuite on se baigne, et puis on se douche. »

« On revient à l'hôtel, on mange, et après on fait la sieste », poursuit Asia.

« Moi je ne dors pas, je suis grand », l'interrompt Roberto.

« Et puis on revient à la plage, on se baigne, on fait collation, à la maison on fait la vraie douche avec le shampoing et tout et tout, et puis on mange le soir », conclut Nina. Elle, elle n'est pas à l'hôtel, c'est une qui est en appartement, comme moi.

« Et ensuite ? Je veux dire, ce soir, qu'est-ce qu'on fait ? »

« Allons manger une glace au Nuovo Fiore », propose Guido.

Le *Nuovo Fiore* est loin, très loin. Dans la cohue de la balade, comme on est obligés de

rester tous en troupeau, on met du temps à y arriver. Mais c'est justement pour ça qu'il peut se passer un tas de choses, chemin faisant, à l'aller et au retour. Donc c'est une bonne idée, même si elle ne vient pas de moi.

« Et le géant, qu'est-ce qu'il dit ? »

C'est Asia qui a parlé. Pour le faire, elle s'est arrêtée, et nous avec. Nous faisons cercle autour d'elle. Elle nous regarde par en dessous, elle est petite. Aujourd'hui sa mère lui a fait huit couettes. Elle a les cheveux divisés en zigzag, comme une petite fille noire, avec ces huit grumeaux de cheveux frisés, foncés, qui s'ouvrent comme des fleurs sur leurs pieds d'élastiques de couleur.

Ils attendent tous, en silence.

« Aujourd'hui, le géant est en vacances », je dis. « Alors on fait ce qu'on veut. Alors on peut aller au *Nuovo Fiore*, comme dit Guido ». Il me sourit, béat.

Nous recommençons à marcher vers la jetée, notre destination. Arrivés là, nous la toucherons, puis nous ferons demi-tour comme si c'était un jeu. Mais lentement, car le chemin est long, et

d'ailleurs, qui aurait envie de courir, dans ce labyrinthe de chair ? Et puis, qui sait ? Je sens le soulagement contenu dans ce silence. Aujourd'hui on est libres. C'est nous qui avons décidé. N'est-ce pas magnifique ?

« Hé, ma jolie. »

C'est Luciano. J'ai fait exprès de passer devant lui, espérant une remarque, un os pour me consoler. Dans la chaise de metteur en scène à côté de la sienne, il y a une fille blonde avec une peau noire comme l'ébène – non, ça sonne bien mais c'est trop, je dirais plutôt de l'ambre – et un minuscule maillot rose plein de volants, comme une culotte de poupée, mais en plus petit. Ses yeux, on ne les voit pas, ils sont cachés par ce genre de lunettes à bandes dégradées qui donnent à tout le monde l'expression vide et obstinée des insectes. Ça fait un petit moment que je l'observe, elle ne parle pas, mais elle rit chaque fois qu'il dit quelque chose, et en ce moment aussi, elle est en train de rire, elle a des

petites dents, des canines pointues : une petite bête domestique. Aux pieds, bien gentille. Couchée. Maintenant c'est mon tour.

Je m'arrête et je souris à Luciano, j'embrasse du regard sa peau couleur de caramel, cette fois je ne me trompe pas pour la nuance, je ne pourrais pas, lui aussi il a des lunettes, les siennes sont bleues, mais ce n'est pas un coléoptère, non, plutôt un prince de l'ultra-monde. Il a les jambes croisées, il balance son pied avec grâce, je m'étendrais bien aux pieds de ce pied, en adoration. Au fond je suis une petite bête, moi aussi.

« Alors, ma jolie, tu t'ennuies ? »

Ce n'est pas de l'ennui que je ressens, c'est plutôt une inquiétude diffuse, j'aurais bien un livre à lire pour remplir les heures vides, quand les autres rentrent chez eux pour manger et faire la sieste. Nous, on reste tout le temps ici parce que ma grand-mère ne dort pas et ne cuisine pas, nous mangeons des pêches et des prunes, le jus nous coule sur les doigts, on reste parfumés aux fruits d'été pendant un moment, une odeur bonne comme celle de certains shampoings. Qui sait si Luciano mange ?

Peut-être que non. Il boit seulement, il boit l'ambrosie qui le conserve intact d'année en année, parce que c'est comme ça que je me le rappelle quand j'étais petite et qu'il me prenait dans ses bras. Tout au plus, il mange des sucettes glacées qui sont des aliments extrêmement purs, faits seulement d'eau et de couleur.

« Alors ? ». Je le regarde, je me perds dans mes pensées, la seule chose qui ne se perd pas, ce sont mes yeux rivés sur lui.

« J'attends les autres », dis-je. Ah, idiote, idiote. Il va penser que je ne sais dire qu'une phrase, comme ces poupées d'autrefois avec un fil qu'on tire dans le dos.

« Ah, mais comment ça se fait que tu attends toujours ? Il vaudrait mieux que tu te fasses attendre ». Le petit toutou rit en découvrant ses dents, lèche sa lèvre supérieure avec sa petite langue rose. « Quand est-ce que tu vas arrêter de faire la baby-sitter de la plage ? Une jolie fille comme toi devrait être avec les grands garçons. Je parie qu'ils te courent déjà après. L'an prochain je serai obligé de les chasser à coups de rame, tu verras ! »

Je me lève. J'ai soif.

Je vais boire aux douches. Je marche lentement, sans me retourner, sans donner d'explications. Je ne sais pas pour quelle raison je choisis le chemin le plus long, celui qui passe devant la dernière rangée de cabines, peut-être pour démontrer à Nicolas que je me fiche de ce qu'il pense ou dit, peut-être parce qu'il faut que je passe là, c'est tout, je suis la petite boule choisie par le géant et lancée sur une piste déjà décidée.

Et voilà que tout d'un coup je sais ce qu'il y a dans la cabine vingt-sept, et maintenant que je le sais, je voudrais l'ignorer, je voudrais n'avoir jamais eu l'idée de vouloir le savoir, je voudrais un vide nu, un trou, une attente à la place de cette vérité aigüe comme les pages de certains livres qui vous laissent de petites coupures invisibles, douloureuses, rien que quand on les effleure. Ce que je vois en passant devant la porte assez ouverte, c'est ce que j'aurais pu imaginer, si seulement mon imagination avait pris cette direction-là, si je me mettais du brillant à lèvres, si je voulais aller avec les garçons, si mes treize ans étaient normaux,

palpitants, compliqués. Mais non. Cet âge lisse, neutre et aveugle m'a laissée dans le noir, jusqu'ici, comme une de ces bestioles rosées et nues qui vivent dans les cavernes, dans le noir, et n'ont pas besoin d'yeux. Dans la cabine vingt-sept aussi il fait noir, le noir humide d'un endroit sans fenêtres, j'arrive à sentir la fraîcheur du sable sous les pieds, le contact froid de la cloison rugueuse contre les épaules: jusque-là, j'arrive presque à être elle. Mais ce que je ne sais pas, que je ne sens pas, que je n'ai pas, c'est le contact de sa peau à lui, la peau vaste et tendue de son dos sous les mains, des mains qui devraient être les miennes, et ne le sont pas. Je vois le dessin de ses ongles parfaits, deux fleurs qui respirent, qui se déplacent à peine sur un océan de peau, comme pour chercher une trajectoire, un lieu, le juste lieu. Il n'y a pas d'autre femme sur la plage qui ait des mains comme ça, des ongles comme ça.

Me voilà repartie, de nouveau dans le soleil, je ne vois rien, mes pieds, plus rapides que ma tête, m'emportent au loin, j'ai le vertige, je suis obligée de m'appuyer au mur des douches, je

me laisse glisser à terre, j'appuie mon poignet contre mon front, je ferme les yeux et il y a encore cette obscurité secrète, ce mystère, cette sensation de ce qui ne se fait pas, qui n'est pas juste, ou peut-être si, mais selon des règles que je ne connais pas, ne comprends pas, et c'est ça qui me fait mal, je crois, le fait que je ne suis pas admise à une certaine forme de compréhension. Et puis je pense qu'il vaut mieux que ça se soit passé comme ça, aucun des autres n'aurait supporté ça sans rien dire, et alors je comprends que c'est bien que ce soit moi qui aie vu, parce que comme ça je peux les protéger. Je me relève, et sans même y penser, voilà que j'ai fait deux pas et me retrouve sous la douche glacée, je savoure le choc des gouttes qui trouent la peau, comme ça au moins je sais d'où viennent les frissons, et j'espère que l'eau puisse tout emporter comme elle sait le faire, si souvent et si bien, quand on se sent mal à cause de la chaleur, quand le sel vous tire la peau, quand on a du sable partout où on ne voudrait pas en avoir, mais j'imagine que cette fois ça ne marche pas et en effet, finalement, je me mets

à trembler, et ce n'est pas un tremblement normal. Je tords mes cheveux, je les renvoie en arrière, lourds serpents froids, je les sens qui pèsent sur mes épaules, une coulure de frissons. Je vais au parasol, grand-mère lève les yeux de son journal de mots croisés et elle ne peut pas se retenir, non, elle n'arrive pas à se retenir : « Sois mignonne, essuie-toi, sinon tu vas avoir des problèmes de cervicales toi aussi. » Je disparaiss dans la tiédeur salée de la serviette, une odeur aigüe, qui me plaît parce qu'elle est libre, mais maintenant je la perçois comme dangereuse. C'est l'odeur des choses qui peuvent arriver, qu'on ne contrôle pas. Je renifle plus fort pour retrouver une senteur domestique d'adouçissant pour le linge, mais il n'y en a plus : disparue, effacée. Je suis là, dans l'obscurité orangée et je m'imagine de l'extérieur, en passant on ne voit que deux jambes longues et un bout du maillot, et puis ce manteau raidi par l'eau de mer. Quelqu'un qui n'est pas là.

Ensuite le manteau glisse de mes épaules et me grattant un peu, tombe à terre, dévoile Roberto planté devant moi qui me regarde avec

le sourire vague qu'il a quand il ne comprend pas quelque chose. « Tu joues ? », me dit-il. « Toute seule ? Moi aussi, je joue. »

C'est la dernière personne que je voudrais voir en cet instant, c'est sûr. Je lui pose les mains sur les épaules et je le pousse en arrière, lentement, mais fermement. « Toute seule, oui », je lui dis. « Je veux rester toute seule. » Et je m'en vais, laissant la serviette de bain tomber par terre.

Je me retourne au bout de dix pas et lui est encore là, qui tient mon manteau par un bout comme un page désolé et me regarde sans savoir que faire. Tant pis. Moi non plus, je ne sais pas quoi faire. Et alors ? Pour ça, nous sommes égaux.

« Tu as vu le géant ? », me demande-t-il.

« Peut-être que oui », je lui réponds. « Peut-être que oui. »

Ce matin je suis en retard, mais il y a comme une paresse qui m'est tombée dessus, un début

de léthargie, j'ai tout fait très lentement, comme cet animal, le paresseux, qui prend son temps (« Ils ont deux ou quatre ongles aux pattes avant » – j'entends la voix de Filippo, même si c'est quelque chose qu'il n'a jamais dit – « et ils sont très lents »). Il fait plus frais aussi, comme s'il venait de pleuvoir, mais ce n'est pas le cas. Le temps change, se gâte. Je suis seule quand je sors, parce que je suis restée en arrière, et là dehors, assise sur le muret le long des garages, il y a Ludovica qui attend. Elle a son téléphone portable à la main et elle lui sourit, il a dû lui dire quelque chose qu'elle avait envie de s'entendre dire, ou alors quelque chose de surprenant. C'est elle qui me surprend, de toute façon, lorsqu'elle relève le visage, que ses cheveux glissent vers l'arrière comme le rideau de la douche, qu'elle me regarde et sourit en disant : « Salut. »

Je ralentis, j'hésite, je réponds au sourire : « Salut. »

« Joli, ton tee-shirt. »

Je me regarde : il est beige, et dessus il y a, imprimée, une poupée d'autrefois, de celles en

papier, avec tout son trousseau de vêtements. Grand-mère dit que des poupées comme ça, on en faisait de son temps, on découpait les habits et on les accrochait aux épaules en pliant de petits morceaux de carton blanc, je n'arrive pas à comprendre quel sens pouvait avoir un jeu pareil, je pense que ça ne devait pas être très pratique, c'était tellement fragile, en plus.

« C'est ma mère qui me l'a acheté chez Zara », je dis.

« Ah, bon. Dommage, à Bologne, il n'y en a pas », dit-elle. « Cicci y va tout le temps, elle a des robes vraiment chouettes. Peut-être qu'un de ces jours je vais prendre un train et faire un saut jusqu'à Milan rien que pour aller chez Zara. Si j'y vais, je t'appelle. »

Mais oui, tu parles !

Son portable sonne, elle a déjà disparu, aspirée par les petits trous de l'appareil, elle est loin. Elle trouve le temps de lever une main pour me dire au revoir, ciao, ciao, comme font les enfants.

Je m'en vais, toujours très lentement. Je regarde mon tee-shirt et je pense s'il te plaît,

je vais t'en faire cadeau, Ludo, comme ça tu te souviendras peut-être de moi et de quand on montait toutes les deux dans les autos tamponneuses, toi derrière, moi devant, c'est toi qui conduisais et tu faisais exprès de me faire tamponner le bord de la piste, mais moi je n'avais pas peur parce que tu étais là, tu étais plus grande que moi et tu étais avec moi, tu étais mon amie de la mer, mon amie.

*

Ce n'est pas vrai, que quand il se passe quelque chose d'extraordinaire, on le sent dans l'air. C'est après, quand on le sait, qu'on se persuade d'avoir lu les signes, qu'on s'attribue des pouvoirs de gitane qui n'existent pas. La matinée est lente, un peu pâle, une matinée de fin août. La seule différence par rapport à tous les autres matins de ces vacances, c'est que j'ai réussi à surmonter mon indolence – j'aime ce mot, il est gourmand, comme si l'oisiveté savourée avait un goût délicieux – et j'ai profité d'un peu d'aube en retard, c'est-à-dire que le soleil est

déjà haut, rond, liquide et solennel, comme derrière des épaisseurs de gaze, il ne fait pas mal aux yeux, et pourtant c'est encore tôt, il n'y a pratiquement personne, ici. Tout commence comme au ralenti, ça doit être la fin de la saison qui fait ça, même les vieilles qui vont et viennent avec l'eau à mi-jambes sont peu nombreuses, et lentes, elles regardent devant elles avec beaucoup de dignité, sans se plier en deux à la recherche d'improbables mollusques. Je suis persuadée de connaître tout cela à fond, après des jours, des mois, des années, au point de le posséder, d'en tirer des règles. Peut-être que c'est seulement que j'ai besoin de règles et de certitudes. Et je n'ai pas encore appris qu'il suffit d'un instant, d'un écart, d'un petit grain de sable au mauvais endroit pour tout renverser. Il ne faut pas grand-chose, et je ne le sais pas.

Je n'ai pas revu Luciano. Deux jours ont passé : le premier, j'ai fait tout ce que je pouvais pour ne pas le croiser, le deuxième, hier, ça pouvait

ou devait être son jour de repos. Je répète mon rôle mentalement, pendant que j'attends, que j'attends, parce que je sais que ça va se passer, il viendra dans ma direction de son pas assuré, l'œil divin, il me dira : « Alors, ma jolie, qu'est-ce que tu fais, aujourd'hui ? », et moi je soutiendrai son regard, oh, oui, et je lui dirai quelque chose de froid et définitif. « Rien qui t'intéresse. » « Ça ne te regarde pas. » Ou alors rien du tout : j'opposerai le silence à son sourire, et lui, sur le moment, il ne comprendra pas, il pensera que je suis folle, que je suis en colère, que je me suis disputée avec quelqu'un et que ça va me passer, mais non, ça ne me passera jamais. Un jour – ce sera déjà le mois de septembre, les autres seront partis-, je le retrouverai à genoux à côté de mon transat, à la place habituellement occupée par Roberto, moi en train de lire un autre Steinbeck, lui qui attend, écoutant mon silence et dit, à la fin « Excuse-moi, excuse-moi », et alors bien sûr que je lui pardonne, mais pas tout de suite, ou peut-être parce que je ne lui pardonnerai jamais. Il y a quelque chose de beau dans cette hypothèse d'éternité, un je-ne-sais-quoi de

solennel, d'important, il ne faut pas céder, c'est juste, comme ça.

Et puis il me vient le soupçon qu'il ne sache pas, qu'il ne m'ait pas vue, ne se doute pas que je sais : alors, il ne fera même pas un effort pour déchiffrer les raisons de mon hostilité. Et pourquoi le ferait-il, avec tout ce qu'il a à faire, avec toutes les femmes qu'il a ? Et de vraies femmes, avec les ongles vernis, de petits maillots de bain, des yeux qui rient, et pas des gâchis comme moi. Je suis assise sur un banc juste devant le bar et je tends une embuscade à mon avenir, tout en sachant que je cours un risque : peut-être que quand je le verrai, tout ça va me passer, je pourrai seulement opposer un sourire à son sourire, je saurai qu'il est en train de m'attendre, ce n'est qu'une question de temps, d'années, qu'est-ce que c'est, les années, quand on vogue vers quelque chose.

Nicolas arrive avec une casquette de baseball à l'envers qui lui donne un air buté.

« Tu sais qui est mort ? », il commence, et je voudrais être ailleurs pour ne pas écouter l'histoire horrible qu'il aura entendue à la radio

et qui ne m'intéresse pas le moins du monde. Je tourne la tête, il me tourne autour, se plante devant moi, je ne peux pas continuer tout le temps à regarder son tee-shirt, je lève les yeux, ils rencontrent les siens sous la bordure en plastique de la casquette qui lui a déjà laissé une marque rouge. « Luciano », il dit. « Il s'est planté avec sa moto hier, pendant la nuit. C'est même sur le journal. »

Bien sûr, ce n'est pas vrai, c'est juste un des mille trucs simples et pervers qu'il invente pour faire du mal aux autres, comme quand il se moque de Filippo, comme quand il embête les petites ou Roberto. Il sourit. Je ris.

Il me regarde comme si j'étais folle, et je le suis probablement. C'est juste à cet instant que les morceaux du puzzle s'emboîtent. Les plagistes qui, au lieu de trotter de-ci de-là avec leurs balais, leurs transats, sont rassemblés en petits groupes et parlent à voix basse, sérieux, sans leurs habituels éclats de rire. Le gars du bar qui ne m'a même pas dit bonjour, alors qu'il le fait toujours, comme si on était en juin et qu'on ne s'était pas vus depuis un an. La fille

du bureau – elle s'appelle Derna, je le dis parce que je trouve que c'est un nom qu'on n'oublie pas – qui parle au téléphone, tout bas, très vite. Je ris, et mon rire s'étrangle dans ma gorge, je sens que j'ai un cœur, et j'aimerais mieux ne pas en avoir. Les autres arrivent: les petites, qui se tiennent par la main; Guido et Filippo, hébétés, aujourd'hui pas de ronde, ni aujourd'hui, ni jamais plus; Roberto, qui dit «Oscar est parti», et se laisse tomber sur le ciment, ses cuisses claquent contre le sol encore tout propre, où il n'y a ni traces de pas ni voile de sable, parce que c'est tôt, tellement tôt, l'été est presque fini, il y a de moins en moins de gens, il y a quelqu'un de moins.

«Bon, ça va, vous n'allez quand même pas rester là toute la journée. Ça ne va pas le faire revenir», dit Nicolas au bout d'un moment, féroce. «On dit qu'il allait à toute vitesse sur l'avenue derrière la voie ferrée, il y avait une tache d'huile et boum, il a décollé. Il avait son casque, hein, mais ça ne lui a servi à rien.» Ici, avec la moto, il n'y vient jamais, il dit qu'elle se remplit de poussière s'il la laisse derrière les

canisses au milieu des mobylettes des jeunes, ce qui fait que je ne l'ai jamais vue, mais je sais qu'elle est noire parce qu'il me l'a dit une fois, son casque aussi est noir, et je pense à la rue derrière la voie ferrée, asphalte à peine étalé, noir lui aussi, un tapis visqueux couleur de nuit, qui sait la brûlure que ça fait quand tu tombes à grande vitesse, qui sait comment peut être la nature de la douleur que tu sens en premier, une brûlure terrible, ou alors la tête qui cogne, ou un os qui se brise, ou tout à la fois, ou alors c'est la peur qui éclate comme une bulle, qui t'inonde entièrement de souffrance, qui sait si tu hurles ou si ta voix meurt avant toi, qui sait, qui sait.

C'est une chose que je dois faire toute seule, je n'ai pas écouté le géant, aujourd'hui, je me suis débranchée et je n'ai rien dit aux autres, pour eux Luciano est seulement un maître nageur, d'accord, mais quand même le maître nageur. J'ai dit que j'avais des choses à faire pour ma

grand-mère, ils m'ont crue, c'est la première fois que je les laissais, mais de toute façon, maintenant, il y a plein de choses qu'ils ne savent pas, il ne faut même pas qu'ils les sachent, ça c'est une histoire entre lui et moi. Je me prépare, ça va être long, ça va être difficile. J'ai des rues à parcourir, des objets à ramasser, un plan. Ce sera moi, c'est tout, rien que moi, et ça me fait un peu peur parce que c'est la première fois de tout cet étrange été, il faut bien commencer par quelque chose, mais pourquoi justement par ça ? Je fais des choses, j'en fais plein, pendant ce long et lent après-midi, je ferme mes oreilles aux paroles des autres, ma grand-mère en train de parler de l'enterrement à la voisine, moi aux enterrements je n'y vais pas, c'est pour les morts, pas pour nous. Je fais attention, je suis précise, lucide, rien ne m'échappe. J'ai fini plus tôt que prévu et je ne sais pas comment occuper ces heures qui me restent, je ne veux pas aller sur la plage, et comme ça, je marche dans un sens et dans l'autre le long des avenues et sans le vouloir – et plutôt comme si je le voulais, au contraire – , je me

retrouve dans la rue derrière la voie ferrée, en train de piétiner très lentement une étendue noire sur laquelle on n'a même pas encore peint les bandes blanches. Sûr que si elles y avaient été... Mais est-ce que ça aurait changé quelque chose? Est-ce qu'on a besoin d'une bande blanche à laquelle se raccrocher, quand il fait nuit et qu'on est en train d'aller trop vite, qu'il y a quelque chose qui ne va pas dans tout ça, et qu'on le sait mais qu'on s'en fiche parce que c'est comme ça, et c'est tout?

Le voilà, l'endroit. Je savais que j'allais le trouver. Sur tous les bords de routes, si on regarde bien, on voit des dizaines de pathétiques tas de fleurs fanées qui marquent une mort violente, quand on y pense c'est horrible, vous êtes vivants, en train de passer et repasser à côté de ce trou noir qui a l'air d'un bord de route quelconque et qui pourtant vient d'engloutir une vie. Ici, bien sûr, les fleurs sont fraîches, même si les bouches orange des lis sont déjà en train de se ramollir sous le papier cellophane. Que c'est horrible, les lis, moi j'aurais choisi du muguet, mais bien sûr, ce n'est pas la saison, et

puis de toute façon qu'est-ce que ça peut faire, ils vont tenir jusqu'à demain, qui sait si quelqu'un va venir en mettre d'autres, et combien de temps ça durera avant que ce quelqu'un n'y pense plus, s'occupe de ses affaires, oublie, et qu'il ne reste que des pétales brûlés. Je ne vois pas de taches, pas d'huile, pas de sang, pas de traces de coups de frein, mais ça s'est passé sur ce noir, de toute façon. C'est un endroit quelconque d'une rue quelconque, là en haut, il y a un magnifique peuplier très haut avec ses feuilles qui parlent au vent, et puis il y a un train court qui passe, il siffle aussi, comme un salut, au loin les collines sont bleues et voilées, il fait chaud, c'est encore l'été, ce n'est plus l'été.

Je rentre à la maison, je me lave, je dîne distraitement, j'avertis Luca (« Si on vient me chercher, dis que je ne me sens pas très bien et que je suis allée me coucher »), j'attends l'obscurité sur le balcon, elle descend vite maintenant, la voilà qui vient, complice, mon amie. Je prends le sachet avec les choses qu'il me faut, je me glisse au dehors, je descends dans la cave, je me change à la lumière pâle de

la petite ampoule voilée de poussière, j'ai deux épingles de sûreté pour tenir les bretelles qui glissent, je me suis préparée. Je prends la corbeille, c'est celle où l'on met d'habitude les épingles à linge, mais c'est tout de même une corbeille, non ? Je remonte doucement l'escalier, je tends l'oreille avant le dernier palier mais il n'y a personne, en une seconde je suis dehors, je jette un coup d'œil circulaire et de nouveau il n'y a personne, où est-ce qu'ils sont tous, c'est mieux comme ça, c'est sûr, mais est-ce qu'on est sûr que c'est vraiment une soirée comme les autres ? Certainement pas, et personne ne le sait mieux que moi. Je cours pour ne pas me faire surprendre, je cours pour ne pas regarder autour de moi et en un instant je suis de l'autre côté de la rue, je traverse les jardins, j'ôte mes chaussures – trop claires, elles seraient tout de suite sales – et j'entre dans le massif de rosiers, des roses fermées et un peu défaites après une si grande chaleur, et c'est vrai, il suffit de passer la main dessus et les pétales restent accrochés entre les doigts, doux, tièdes, mous. Personne ne les regarde plus maintenant, n'est-ce pas ?

La corbeille est vite remplie, elle a une odeur légère, légère, c'est mieux ainsi. Je frotte la plante de mes pieds pour les nettoyer, je remets mes chaussures, encore une course et je suis sur la plage, déserte évidemment. C'est Guido qui me l'a dit une fois où il voulait se vanter, et puis il s'en est repenti tout de suite et il m'a fait jurer de ne rien dire à personne, promis, je ne le dirai pas : derrière la gouttière du bar il y a une petite niche, et dans la niche il y a le double de la clef de la cabine numéro vingt-sept, parce qu'il est – il était – distrait, quelquefois il oublie chez lui le cordon jaune qu'il garde accroché à son cou, et cette clef-là, bien sûr, c'est la plus importante. De toute façon, j'ai vérifié cet après-midi. Je la cherche à tâtons, la voilà, je la fais glisser hors de sa cachette, elle est à moi.

La cabine est de l'obscurité dans l'obscurité, mais je sais ce que je cherche, je n'ai pas besoin de grand-chose, je fais vite ; une odeur humide et salée, un peu moisie, est tombée sur les choses, et il me faut déglutir pour ravalier un sanglot de tristesse. Je sors les rames et je les hisse sur mes épaules, pas sur une seule comme

il faisait, lui, sur les deux, comme un joug, c'est plus facile de les faire tenir, comme ça. Je me penche pour récupérer ma corbeille, la clef reste dans la serrure, je ne veux pas la perdre, de toute façon personne ne viendra ici cette nuit, dans la cabine d'un maître nageur mort il n'y a pas de choses précieuses, la chose précieuse c'était lui, et qui est-ce qui peut avoir envie de voler une ancre, une bouée? Je ferme la porte du bout du pied, doucement.

Ça y est, je suis au bord de l'eau. Maintenant vient la partie difficile, pousser toute seule le canot jusque dans l'eau. Les rames et la corbeille sont à terre. Je soulève, je tire, je fais pivoter. Je soulève, je tire, je fais pivoter. Je suis fière de moi quand je sens le bois qui glisse sur le sable: c'est bon, il fait des sillons. Ça y est, il est dans l'eau. Rapidement, je prends la corbeille et je la pose sous le petit banc, j'enfile les rames dans les tolets. Je voulais garder mes chaussures, je voulais être parfaite pour cette chose-là, mais je pense que je serai parfaite et c'est pareil, pieds nus. Allez. Qu'est-ce qu'il est froid sous les pieds, le sable, il couve la nuit, je la sens! L'eau

non, elle est tiède autour des chevilles au moment où je pousse le canot juste au bord, encore un tout petit peu, ça y est. Je suis prête.

C'est à ce moment que surgissent de l'ombre comme des petits zombis ou fantômes, et j'ai la certitude qu'ils m'ont suivie et regardée sans rien dire, pas un mot, pas un chuchotis, cherchant à comprendre ce que je voulais faire, ce que je devais faire. « On vient avec toi », dit Nina, décidée. Tout bas, mais décidée. Ils s'approchent tous, un cercle qui se resserre, ce serait facile à cet instant de s'en aller, de leur tourner le dos et de prendre mon rythme sur l'eau, d'ignorer leurs yeux dans mon dos, de ne regarder que la mer et les traînées blanches d'écume qui défilent au-dessous de moi.

Je ne peux pas. Peut-être que je le désirais, au fond, et que je voulais qu'ils soient avec moi pendant ce moment, l'été est à moi, mais il est à eux aussi, de quel droit ferais-je cet adieu toute seule, comme si c'était moi qui avais tout fait, tout vécu, tout savouré ?

Ils sont en train d'enlever leurs chaussures, ils remontent leurs pantalons, ils arrivent, ils

montent. Leur poids est terrible, je le sens dans mes bras dès que je tente un coup de rame, il va nous falloir toute la nuit pour arriver jusqu'aux rochers. Mais ils ne bougent pas, ils ne parlent pas, ils sont serrés les uns contre les autres, je ne sais pas si c'est parce qu'ils ont peur ou parce qu'ils ressentent le caractère solennel de ce moment, ou parce qu'ils ont froid. Moi j'ai froid. La robe de maman est un rien du tout qui glisse, se plisse dès que je fais un mouvement, donne une sensation bizarre, elle est trop neuve pour avoir gardé son odeur et donc c'est seulement une robe verte comme la mer. Nous avançons lentement, l'eau est lisse mais elle oppose une résistance visqueuse, c'est comme si les rames creusaient des sillons dans les sillons, moi je me balance et tente d'être élégante comme un gondolier, comme un rameur, comme lui. Au loin passe la Nave del Sole, avec sa musique tapageuse, petit orchestre et friture pour tout le monde, un poinçon de lumière dans l'obscurité la plus obscure. Il n'y a pas de lune, je ne vois pas les étoiles.

Voilà, au bout d'un siècle, d'une nuit entière, on y est. Mais je vais un peu plus loin parce que

je pense que Luciano est une créature libre, de haute mer, alors c'est là qu'il faut aller pour lui rendre hommage. L'eau devient tout à coup agitée, il suffit de dépasser les rochers et on tangue fort, que c'est bizarre, il ne me semblait pas qu'il y avait du vent, avant je ne le sentais pas, maintenant je sais pourquoi j'ai froid. J'installe les rames comme il faut, ce n'est pas le moment d'en perdre une, et je tire la corbeille de dessous le banc en déplaçant les petites jambes toutes proches d'Asia et de Nina. Le canot bouge fort, les autres sont assis à l'avant, un peu les uns sur les autres, immobiles, et par bonheur Nicolas n'est pas là, sans quoi on n'aurait pas tous tenu dedans, gros comme il est. Je glane une poignée de pétales, je les sens encore tièdes de soleil, je les lance, ils volettent comme des confettis lors d'un mariage, c'est à Venise qu'on célèbre les noces avec la lagune, ici il y a toute une mer à épouser, une mer et une créature de la mer qui est je ne sais où maintenant mais qui va ressurgir des vagues, je le sais, j'en suis sûre, un jour ça arrivera. Le sillage de pétales qui se posent sur l'eau est pour lui, il l'aidera à me retrouver,

quand ce sera le moment juste. Bien sûr, il me faudra attendre, j'ai déjà tellement attendu, j'y arriverai. Poignée après poignée, la corbeille est presque vide. C'est alors que Nina se lève tout d'un coup, me dit « Je peux le faire moi, une seule fois ? » et tombe dans l'eau en arrière. C'est l'affaire d'un instant, à peine cela vient-il de se produire que la séquence repasse devant mes yeux, les autres sont tout de suite debout, le canot tangue, roule, peut-être qu'il va tous nous renverser dans l'eau, tous en une seule fois, et bonne nuit, fin de l'adieu, fin de la fête, fin de tout. « Ne bougez pas », je réussis à leur crier. « Ne bougez pas d'où vous êtes. Filippo, surveille-les, toi ». Et je suis dans l'eau, elle est encore tiède, comme au bord, sauf qu'elle est toute noire, je ne vois rien, je nage vers l'endroit où a disparu Nina, m'attendant à la voir sauter en l'air comme une balle, mais non, rien, il n'y a rien. Je fais le tour du canot, encore et encore, je plonge sous l'eau et le noir est tellement noir qu'il me remplit les yeux, je ne sais pas où je me trouve, j'ai peur, je reviens à la surface, oui, ils sont encore là, heureusement, immobiles,

j'imagine qu'ils sont épouvantés mais je ne les vois pas parce qu'ils ne forment qu'une seule silhouette noire, et brusquement j'ai une peur horrible, entière, terrible, peur que cette nuit ne se contente pas d'une offrande de pétales, qu'elle veuille plus que cela, avide, noire, béante comme elle l'est. Mes bretelles se défont et la robe glisse, c'est mieux comme ça, je suis plus libre, libre de chercher ce que je ne trouve pas, de me laisser envahir par la terreur, de désirer ce noir pour moi, dessus et dessous, dedans et dehors, partout, rien qu'un noir muet et silencieux qui m'étourdit lentement. Comme ça je n'aurai plus besoin de rien savoir du rien qu'il y a dehors.

Il y a du bon en tout, comme dirait grand-mère, même si finalement elle a plutôt tendance à ne voir que le mal. Du bon involontaire, dans le cas de Nicolas qui est resté en arrière et nous a espionnés. C'est pour cela, pour cela seulement que soudain le noir se déchire devant la lumière

violente d'un faisceau lumineux. Un moteur pétarade, quelqu'un crie, quelqu'un plonge. Je ne sais pas ce qui se passe, je sais seulement que je me retrouve sur le bateau des garde-côtes, et un marin habillé tout en blanc, chaussures comprises – je parviens à me demander comment il fait pour ne pas se salir – me donne une couverture ou une serviette de bain, je ne sais pas, quelque chose de grand, de chaud, de sec, et très vite les autres sont là autour de moi, emmaillotés, les yeux grand ouverts, les bouches muettes. Les autres sauf Nina.

Nina ?

La voilà, elle est là elle aussi, mouillée comme un chiot jeté à l'eau, cachée dans les plis de sa couverture, avec les cheveux qui dégoulinent en fils pleins de nœuds.

Ce qui m'impressionne le plus, ce sont ses lèvres blanches, presque transparentes, avec du bleu qui se voit dessous.

« Je l'ai vu, moi, tu sais », me dit-elle avant qu'on l'emporte. « Le géant. Il était fort. Il est bon. Il m'a portée en haut avec sa main. Une grosse main. »

On nous sépare, nous revenons à terre, un minuscule voyage avec l'eau qui s'ouvre devant la proue du bateau et le vent qui glace, les frissons sur la peau. Sur la jetée, il y a des gens qui attendent, s'agitent. L'ambulance est grand ouverte, elle prend Nina, puis disparaît, rayonnante de bleu.

Nous restons seuls. Je m'enferme en moi-même, je ne parle avec personne, je ne dis rien, je n'explique pas, je ne réponds pas, je ne me défends pas. J'ai fait ce que je devais faire, je suis contente qu'ils aient été avec moi. Nous avons été ensemble jusqu'au bout.

Maintenant l'été est fini.

Tout est fini.

Et pourtant je suis sûre de l'avoir senti tout proche, à certains moments, encombrant, incertain, exigeant; une ombre derrière moi, un bruissement d'étoffe juste après le coin des cabines, une respiration irrégulière de fumeur. Il était là, il était là et moi, j'ai seulement fait ce

qu'il demandait, j'étais son intermédiaire, la messagère qui apporte la peine sans la connaître, et feint l'indifférence même si elle la connaît. Il avait besoin d'un complice terrestre, il était trop grand pour se montrer, il aurait effrayé tout le monde, on l'aurait abattu comme King Kong. Je suis sa voix et son alibi. Il est à moi. Belle paire que nous faisons là, ici à la fin de tout, une fin comme on ne s'y attend pas, un jour glorieux, avec le ciel bleu et des nuages déchirés qui errent, en proie au vent. Guido, Filippo et Asia sont déjà repartis, je ne les ai pas revus. Nina non plus. Roberto reste jusqu'à la fin septembre, il reprend l'école tout doucement. De toute façon qu'est-ce que ça change ? Il reste avec sa maman, ils font des jeux ensemble, ils rient, elle lui lit des livres. Maintenant elle a les ongles couleur d'ongle, qui sait pourquoi, et ses petits maillots de bain ont disparu sous de grands tee-shirts, il commence à faire frais même dans la journée. Je les regarde de loin, et je me sens plus mal coiffée, plus seule. Mais je sais que Roberto ne s'en ira jamais, lui qui ne peut pas changer, qui sera toujours ce qu'il est.

Et cette pensée, au lieu de me rendre mélancolique, me console.

Maman est venue nous chercher, grand-mère et elle chargent la voiture, elles se disputent à propos des valises, celle-ci il faut la mettre avant, celle-là après, celle-ci dessus, celle-là dessous. Moi, de toute façon, je prends le parti de maman. Les chaussures très claires avec la feuille de lierre ont été récupérées au bord de l'eau, la robe non, j'imagine qu'elle est au fond, recouverte d'un peu de sable, verte dans le vert, une algue croquante, une méduse à deux étages. Qui sait combien de temps il faut à une robe en soie pour se dissoudre dans l'eau salée, c'est une question que même Filippo se pose, avec ses certitudes, les nombres et les mots exacts pour chaque chose.

Le petit chat. Je vais le revoir, juste un saut avant de partir. On lui a mis par-dessus d'autres peluches, comme ça arrive de temps à autre. Et il se retrouve écrasé dans un coin. En me mettant

à genoux sur le côté de la boîte et en regardant par en dessous, je vois juste le ventre blanc et un petit bout de pelage gris du dos. Au point où ça en est, c'est une entreprise impossible. Pour désenclaver la strate géologique à laquelle appartient le minou, il faudrait que passe avant moi un garçon, un grand, allemand et très chanceux qui, tout en mâchonnant un chewing-gum pour dissimuler sa nervosité, s'applique méthodiquement à récupérer les trolls fluorescents, les dalmatiens panthères et les perroquets avec leurs absurdes plumes en poil. Je l'imagine, cet Allemand, qui s'en va avec une brassée de trop de couleurs, prêt à la déverser devant une blondinette qui a le nombril à l'air tandis que moi finalement je prends place aux commandes, serre la main sur le levier en ignorant délibérément sa chaleur moite, et avec un seul et unique jeton, en quelques rares mouvements précis, je réussis dans cette entreprise qui m'a évincée pendant des semaines. Parce qu'il faut dire que j'avais re-essayé, des fois et des fois.

Mais cela n'arrive pas. Je n'ai plus d'argent, je n'ai plus envie. Le petit chat restera ici. Je

suppose que l'on peut voir cela comme une trahison de ma part. Combien de promesses ne tenons-nous pas ? C'est un compte dangereux à faire, et je ne veux pas le faire, pendant que je m'en retourne une dernière fois vers la maison, prête à me glisser dans une voiture déjà trop chaude, prête à m'en aller.

Maman ne m'a pas crié après. Elle n'en a même pas parlé. Peut-être que grand-mère ne lui a pas tout à fait tout raconté, et de toute façon, les choses ont l'air différentes, de loin, surtout après qu'elles se sont produites, surtout si on n'était pas là quand elles se sont produites. Ça aura passé pour une bêtise d'enfants, ils font tellement de choses idiotes quand on les laisse tout seuls, quand on ne fait pas attention à eux. Les enfants.

Non, je ne vais pas tout de suite à la maison, ils m'attendent. Je cours de l'autre côté. Je coupe

par derrière la vieille colonie, je ne veux pas voir de parasols ni de visages que je connais. La bande de plage publique est vide, il n'y a qu'un garçon qui a étendu sa serviette contre le filet de volley, loin du bord, et qui lit. Je suis seule, c'est ce que je voulais. Je regarde l'eau qui change de couleur au-delà des rochers, peut-être que j'attends un signal, un miracle, un salut qui réponde au mien. Rien.

Non, quelque chose: ça monte, descend, tangué, disparaît, remonte, se rapproche, se laisse engloutir et rejeter par les vagues, c'est là, ça n'y est plus, ça y est de nouveau. Je suis le dernier témoin du naufrage d'un parapluie noir. Je le regarde s'approcher, déposer ses baleines hérissées et son nylon déchiré sur le sable mouillé, s'abandonner là, fatigué, défait. Un cormoran anguleux à qui la tempête a cassé une aile. Qui est-ce qui lance les parapluies depuis les bateaux? Et pourquoi? Je me le suis demandé d'autres fois, je me le demande de nouveau maintenant en regardant cette vilaine chose inerte, désincarnée, qui n'a plus rien de la grâce qu'elle possédait quand c'était un banal

objet complet. Je ne connais pas la réponse, j'imagine des marins qui lancent des parapluies du pont des très hauts cargos, loin d'ici, avant de laisser des ports ourlés de palmiers, ou au coeur d'une tempête bleu foncé : un sacrifice, un pacte. Il y a quelque chose de solennel dans ce moment, un message qui vient de qui sait où et que je ne saisis pas, mais c'est bien comme ça. Il vaut mieux qu'on se quitte sans rien dire, chère mer. On n'a pas toujours besoin de se comprendre : il suffit d'être là. Et toi, quoi qu'il se passe, tu seras là.

Derniers titres parus dans la même collection

GRAND-PÈRE ET LES LOUPS

Per Olov Enquist

HISTOIRES AU TÉLÉPHONE

Gianni Rodari

NOUVELLES À LA MACHINE

Gianni Rodari

IL ÉTAIT DEUX FOIS LE BARON LAMBERT

Gianni Rodari

SHOLA DES VILLES SHOLA DES CHAMPS

Bernardo Atxaga & Mikel Valverde

MA MAMAN EST DEVENUE UNE ÉTOILE

Azouz Begag & Catherine Louis

QUI A VOLÉ LA MARIONNETTE ?

M.-C. Ruata-Arn

VIRUS

Valérie Dayre

MÉCHANT KURT !

Erlend Loe & Kim Hiorthøy

LANGUES ÉTRANGÈRES

François Chignac

KURT ET LE POISSON

Erlend Loe & Kim Hiorthøy

L'ÉTÉ DU BROCHET

Jutta Richter

TITRE ORIGINAL: *ESTATE GIGANTE*
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR LISE CHAPUIS

ÉDITIONS LA JOIE DE LIRE
5, CHEMIN NEUF – 1207 GENÈVE
TOUS DROITS RÉSERVÉS POUR TOUS PAYS

ISBN 2-88258-377-X
EAN13 9782882583772

DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2007
IMPRIMÉ EN FRANCE